

une fois de plus, à propos de Berjon, cette maxime qui n'est peut-être pas tout à fait aussi ancienne que les arts, c'est qu'en écrivant l'histoire de sa vie il est dangereux pour celui qui veut faire connaître l'homme en jugeant l'artiste d'en parler quelquefois avec une sévérité de langage qui peut paraître injurieuse et blessante pour sa mémoire, c'est que s'il fut en effet un grand artiste dans un genre secondaire, il est également vrai d'ajouter qu'en lui l'heureux accord du caractère et du talent ne s'est jamais montré. Peut-être sera-ce pour nous, qui voulons essayer de faire connaître cette vie étrange, un écueil difficile à éviter, et, si malgré nos efforts nous ne réussissons pas à le tourner avec bonheur, nous n'aurons pas oublié du moins que toutes les particularités de la vie intime des hommes remarquables n'appartiennent pas sans réserve au public, et dans le récit de cette existence si largement pourvue d'éléments pittoresques nous élaguerons avec soin tout ce qui pourrait nous faire départir de la délicatesse et de la réserve obligatoires en raison même de la nature et du choix de notre sujet.

C'est par suite d'une erreur commune à tous ceux qui ont écrit sur Antoine Berjon, qu'on l'a toujours fait naître en 1750; aujourd'hui, après de longues et patientes recherches poursuivies sur les registres de la paroisse de Saint-Pierre, de Vaise, par un peintre de talent, M. Martin Daussigny, il a été reconnu que Berjon est né dans la circonscription de cette paroisse, le 17 mai 1754, de Simon Berjon, boucher à Vaise, et de Pierrette Lablatinière, son épouse, et comme il est mort à Lyon le 25 octobre 1843, âgé de plus de 89 ans, sa longévité, quoique fort remarquable, l'est cependant un peu moins que des informations incomplètes l'avaient fait paraître tout d'abord. La condition de ses parents était des plus humbles, puisque son père était maître boucher, comme on disait alors, et c'est sans doute l'humilité d'un pareil état qui aura fait penser à quelques biographes que cet artisan désireux, comme tous les pères de famille, d'assurer à son fils un sort meilleur que celui qui lui avait été départi n'avait imaginé rien de mieux que de le faire entrer comme novice dans un des nombreux couvents qui existaient alors